

La bête Norka

Il était une fois un tsar à barbe blanche à qui sa femme et le bon Dieu avaient donné deux fils plus un. Le dernier n'était pas aimé. Il était trop insouciant. Il ne parlait pas d'assez haut. Il aimait les musiques simples. Ses airs, ses bonheurs agaçaient. Son père ne le regardait que par en dessous, méfiant, une lueur noire dans l'œil.

– Et en plus, pour tuer un cerf, il tire en l'air, ronchonnait-il.

Bref Ivan, le troisième prince faisait tristement soupirer chaque fois qu'on parlait de lui.

Or, vint un jour abominable. Il faisait beau, il fit tout noir. Une bête inconnue (elle fut nommée La Norka) se planta devant le soleil, abattit d'un coup de sabot une ville et sa cathédrale, se coucha sur ses habitants, s'endormit dans un lit de sang et se réveilla affamée. Elle fit en un mois les ravages d'une guerre de rois voyous. Le tsar appela ses garçons. Il leur dit :

– Sauvez le royaume, sinon vous finirez mendiants.

Le premier partit en campagne et s'en retourna en lambeaux. Le deuxième évita le pire. La Norka gambadait à l'ouest, il s'en fut droit à l'opposé. Le troisième, Ivan, chevaucha jusqu'aux abords de la vallée où la bête faisait la sieste, ce jour-là, à l'ombre du mont. Il s'assit contre un épineux (« Ainsi, se dit-il, les piquants, au cas où je m'assoupirais, me seront un bon aiguillon ») et guetta la venue du monstre.

Le soir tomba, le sol trembla, deux yeux dans la nuit s'allumèrent. Il se dressa. La Norka le vit. C'était un étrange animal. Plus on l'imaginait énorme, plus il l'était, plus il puait, plus il était horrifiant. Ivan s'avança, l'épée haute. La bête parut s'étonner. Elle recula, frémit, gronda, comme si la peur, tout à coup, doutait de son propre pouvoir. Le jeune homme abattit son arme. La Norka hurla et s'enfuit, le museau saignant dans les herbes. Le prince Ivan la poursuivit, trouva son flanc, trancha sa queue. Ils parvinrent, au fond de la nuit, dans un désert de cailloux blancs. Là se trouvait un rocher dressé, semblable à un berger de pierre. À ses pieds, la bouche d'un puits. La Norka s'engouffra dedans.

– Viens combattre dans l'au-delà si tu l'oses, ricana-t-elle.

Sa voix se perdit dans le noir.

Ivan s'en revint chez son père qui l'accueillit en grognant.

– Tu l'as blessée ? Quoi ? Que dis-tu ? Dans l'au-delà ? Drôle d'affaire !

– J'ai besoin d'une longue corde et de mes frères ici présents. Êtes-vous prêts ? Allons, en route !

– Du calme, marmonna l'aîné.

Et le deuxième :

– Attendons Pâques. Nous ne sommes pas si pressés.

– Bon vent, dit le roi.

Ils s'en furent. Au bord du gouffre, il faisait froid. Le vieil hiver chantait encore, sous le ciel, ses airs désolés.

– Attachez la corde au rocher, dit le prince Ivan aux pâlots qui sautilaient d'un pied sur l'autre. Adieu, mes frères, je descends. Ne bougez pas de ces cailloux. Attendez que je vous appelle. Alors vous me remonterez.

Il disparut dans le puits noir.

Dans l'au-delà il chemina sur une route droite et grise. Il vit bientôt venir à lui, du fond des brumes, un cheval blanc. Il était harnaché de rouge. À quelques pas il s'arrêta et salua le beau vivant.

– Je vous attendais, prince Ivan. Montez en croupe, on nous attend.

Au grand galop ils s'en allèrent. Froidure et vent, triste lumière, terre semblable au ciel rocheux, enfin, merveille, à l'horizon, un palais, murailles de cuivre. Toit baigné de soleil levant. Ivan fit halte dans la cour. Il entra. Chandeliers d'argent, cheminée haute, feu flambant, table et nappe, rôti fumant. Il s'assit, il mangea, il but. Enfin il s'essuya la bouche. Alors par la porte du fond une fille entra dans la salle. Il se leva, la salua.

– Qui que tu sois, homme, dit-elle, ton visage est de bon aloi. Que viens-tu faire en ce pays ?

– Combattre la bête Norka.

– Elle est née de mes père et mère. Elle est blessée. Je l'ai soignée. Elle s'en est allée tout à l'heure chez ma sœur, au palais d'argent.

Elle s'avança jusqu'à sentir le souffle tiède de sa bouche. Leurs yeux rirent, leurs mains jouèrent à chercher des beautés cachées. Le lendemain Ivan s'en alla au palais de la deuxième sœur.

– La Norka est chez ma cadette, au palais d'or, mais toi, garçon, tu es ici. Cela seul compte.

Il fit encore bonne chère. La nuit passa comme une fée chaussée de sandales de brise. Son cheval, dès l'aube venue, le mena droit au palais d'or.

– Où est la Norka ?

– Au torrent.

– Belle fille, j'y vais aussi.

– Bel homme, attends. Bois d'abord l'eau qui raccommode les blessures et prends l'épée de bon pouvoir, elle ne peut vaincre qu'une fois.

Ivan s'en alla au bord de l'eau. La bête Norka sommeillait, couchée dans le courant vivace. Il lui cria :

– Réveille-toi, et regarde qui vient combattre !

L'autre bâilla, ouvrit les yeux, mais elle n'eut le temps de rien voir qu'un éclat de lame sifflante. Sa tête cornue s'envola parmi les oiseaux étonnés.

Le soir venu, dîner de fête au palais d'or illuminé avec les trois sœurs amoureuses. Elles ne voulaient plus le quitter. Ivan leur dit :

– Je vous ramène !

On applaudit. Le lendemain, chacune plia son palais, vite fait bien fait, dans un œuf. Elles étaient un peu magiciennes. Le prince s'en émerveilla. En riant elles lui enseignèrent l'art de rouler et dérouler murs, toits, fenêtres et jardins. Elles lui confièrent les œufs, puis tous les quatre chevauchèrent jusqu'au trou coiffé de ciel bleu. La corde était là, qui pendait. À ses aînés, là-haut, le prince Ivan cria :

– Hissez ma première surprise !

Voici bientôt les trois merveilles assises au soleil printanier. Les deux frères les observèrent en se murmurant à voix rêche, la bouche tordue de côté :

- Jamais Ivan n’acceptera de nous les donner pour épouses.
- Ce filou les voudra pour lui.
- Sauf, bien sûr, si la corde casse.
- Moi, je pressens qu’elle cassera.
- Accident bête.

Ils ricanèrent.

- Remontez-moi ! cria Ivan.
- Voilà, voilà, dirent les autres.

Le prince pensa : « C’est bizarre, je sens du louche dans leur voix. » À sa place, au bout qui pendait, il attacha un gros caillou. Les autres, les manches troussées, jusqu’à mi-hauteur le hissèrent. Bref coup d’œil dans les alentours, couteau tiré, corde tranchée. La pierre au fond dégringola.

- Malheur ! gémit le prince Ivan.

Il s’en fut au hasard des routes dans les brumes de l’au-delà.

Il s’assit au soir, le front bas, au pied d’un arbre sans feuillage et désespéra de la vie. Un oisillon tomba d’un nid, puis un autre, puis un troisième, dans l’herbe sèche, près de lui. Il les prit, il les caressa, les mit au chaud dans sa chemise. Alors un oiseau vint du ciel. C’était le père des petits. Il était de couleurs changeantes et de prodigieuse largeur. Ses ailes déployées frémirent comme un toit de maison vivant. Il dit :

- Bel homme, sois béni. Ta bonté est comme un soleil sur cette contrée de misère. Je te vois perdu. Ne crains pas. J’aimerais te rendre la vie.
- Tu le peux si tu me ramènes dans les vents bleus de mon pays.
- Bel homme, grimpe entre mes ailes !

En haut du trou l’oiseau-miracle posa bientôt le prince Ivan.

Il apprit à la capitale que son père le croyait mort, que ses deux aînés se vantaient d’avoir trucidé la Norka, mais qu’aucune des sœurs jolies, on ne savait pourquoi au juste, n’acceptait de les épouser. En attendant qu’elles se décident, on les gardait cadenassées dans des cellules de couvent. Bref, le climat était morose.

Le prince pensa : « Tout est bien. » À l'heure où les veilleurs s'endormaient, sous les fenêtres du vieux tsar, il vint dérouler les trois œufs confiés par ses amoureuses. Le monarque en bon vivant là, parmi les arbres de ses majestueux jardins, trois palais tout neufs, l'un de cuivre, les deux autres d'argent et d'or. Il frotta ses yeux, fulmina, puis exigea qu'on lui explique.

Bousculant gardes et valets, le prince Ivan vint dans sa chambre. Il lui dit ce que vous savez. Les princes fuirent en Amérique. Les belles furent délivrées. Le tsar offrit à son cadet sa couronne et son manteau bleu, puis il bâilla et s'endormit. Ce fut mieux ainsi car son fils épousa les trois amoureuses, ce qui n'était, en ce temps-là, ni courant ni bien élevé.

Bonsoir mes frères imparfaits. Dans son œuf je remets le conte et je vous le laisse à couvrir.